

planche de salut au capitalisme. Cette image d'Epinal arriverait alors à ces conclusions : l'écroulement du monde capitaliste d'une part et le développement de la nouvelle société en Russie, d'autre part.

Mais toute la course des différents Etats capitalistes vers l'U.R.S.S. trouve son explication réelle dans la préparation de la nouvelle conflagration qui représente la seule forme de défense du régime de la bourgeoisie. Les constellations impérialistes en 1914-18 agissent en vue du partage des colonies, et la guerre éclate des étincelles allumées dans la poudrière des Balkans. Au cours de la guerre, et aux dépens des autres impérialismes, va se constituer le plus puissant d'entre eux : les Etats-Unis.

Actuellement, c'est la lutte pour la domination du Pacifique qui va opposer d'une façon générale les Etats-Unis à ceux des capitalismes européens qui se trouvent — par le butin réalisé dans la dernière guerre — dans la possibilité d'opposer une résistance à l'hégémonie de l'impérialisme américain. En Asie, la défaite chinoise de 1927 a fait disparaître le prolétariat en tant que force capable de libérer ce continent de la domination impérialiste et d'en faire une contrée industrielle sous la direction de la dictature du prolétariat. Le Japon, en conséquence de cette défaite, peut grandir et se manifester en tant que puissance pan-asiatique, voulant réaliser son hégémonie impérialiste en Asie.

C'est sur le fond de cette situation réelle, où s'affrontent les intérêts et les visées des impérialismes, et sur le fond d'une crise économique à laquelle il ne peut y avoir d'autre issue que la guerre, que se préparent les constellations capitalistes qui s'opposeront demain dans la guerre. Voilà la réalité où se situe la reconnaissance de l'U.R.S.S. par les Etats-Unis. Au point de vue économique, ces derniers détenaient — même avant la reconnaissance de la Russie — directement, ou par le truchement de l'Allemagne, la masse la plus considérable de rapports commerciaux avec l'Union Soviétique. Ce n'est donc pas pour des raisons économiques que Litvinof fut appelé à Washington. D'ailleurs, le centrisme lui-même a mis en évidence les répercussions, avantageuses pour l'U.R.S.S., qu'aura cette reconnaissance « de jure ». Enfin, le voyage de Litvinof à Rome ne fait que confirmer l'enjeu réel des pourparlers de Washington : la défense mutuelle des deux Etats contre la puissance grandissante du Japon. L'on connaît parfaitement les buts de la politique du capitalisme italien en Asie, et le rôle qu'il joue actuellement en Europe pour la constitution d'un bloc de puissances dirigées contre le partage du monde, tel qu'il fut réalisé à Versailles. C'est en fonction des contrastes pour la domination du Pacifique et de la lutte des différents impérialismes pour le partage de l'Asie que se constituent, en Europe, les deux blocs impérialistes qui se feront la guerre.

La Russie, de par sa situation géographique, se trouve être un des facteurs les plus importants dans les nouvelles situations historiques qui se préparent. D'un autre côté, les Etats-Unis se trouvent aussi, grâce à leur situation géographique et leur puissance économique, obligés à jouer un rôle de protagoniste dans les événements de demain. Il est possible que les apparences couvrent, encore une fois, la vision des acteurs principaux de la nouvelle guerre et qu'elles laissent apparaître comme essentielles d'autres contrastes. Mais c'est en fonction de l'Asie que les impérialismes déclancheront la prochaine guerre.

— La reconnaissance de l'U.R.S.S. par les Etats-Unis prend donc l'aspect d'un double épilogue : d'un côté, l'Etat ouvrier se voit incorporé au système capitaliste mondial et acquis aux alliances pour la guerre ; d'un autre côté, s'éclaircit le front où les compétiteurs vont s'affronter pour essayer de déterminer un partage du monde autre que celui qui avait été sanctionné à Versailles.

Dans ces conditions, l'événement dont nous nous occupons représente une victoire considérable de la contre-révolution mondiale, et c'est dans ce sens qu'il faut mettre en évidence la signification de ce qui vient de se passer.

Ceux qui ferment les yeux devant la réalité, basent leur perspective sur des considérations tout à fait abstraites, et continuent à lancer le mot d'ordre de la défense de l'U.R.S.S. Ce mot d'ordre résulte d'une perspective dessinée suivant

un schéma que l'on croit pouvoir imprimer aux événements et non de la réalité. Nous nous sommes déjà occupés de ce problème dans le chapitre sur l'U. R. S. S. de la résolution de la C. E. de notre fraction : « Vers l'Internationale deux et trois quarts... ? » (pages 24-25, « Bilan », novembre 1933).

Le problème de la défense de l'Union Soviétique se pose uniquement dans la mesure où l'Etat ouvrier proclame son rattachement au mouvement ouvrier mondial et le manifeste par le canal de l'Internationale Communiste. Deux conditions qui n'existent nullement aujourd'hui. En leur lieu et place, nous trouvons la proclamation du rattachement de l'Etat ouvrier aux Etats capitalistes et la déclaration de Litvinof à Roosevelt, qu'en Russie ne sera plus tolérée aucune organisation visant à la lutte et à la destruction du régime capitaliste en Amérique.

Entre le syndicat et l'Etat, il existe une différence d'une portée considérable et que nous avons essayé de mettre en lumière dans le chapitre cité ci-dessus sur l'U.R.S.S. Le syndicat, organisme spécifiquement de résistance, s'écroule dès que le capitalisme a pu anéantir le prolétariat en tant que classe luttant pour la réalisation de ses revendications spécifiques. L'Etat, par contre, n'est pas un organisme de simple résistance contre le capitalisme, mais un instrument pour la gestion directe économique. L'Etat prolétarien se situe, dès son apparition, sur la scène où agissent les forces capitalistes par excellence : les Etats de la bourgeoisie. L'Etat ouvrier ne peut pas poursuivre des objectifs de simple résistance au capitalisme, mais doit avoir des objectifs tendant au bouleversement du système capitaliste. Le prolétariat, lorsqu'il gère la production économique dans un seul pays, ne peut s'assigner comme but que celui d'étendre le territoire de sa domination, par sa jonction au mouvement révolutionnaire des autres pays. A la tête de l'économie, d'un mécanisme procréant des forces économiques toujours croissantes, le prolétariat doit donner une destination aux forces économiques progressives qu'il a à sa disposition. S'il ne les destine pas à l'amélioration des conditions de vie des ouvriers en Russie et à l'appui des mouvements révolutionnaires dans les autres pays, s'il les bloque en faveur d'un renforcement militaire et économique de son Etat, il expose celui-ci à répéter, en son sein, les mêmes lois qui conduisent les Etats capitalistes vers la guerre.

La défense de l'U.R.S.S. est donc inséparable de la revendication du prolétariat mondial pour la reconstruction de l'Internationale Communiste. Cette tâche revient aux fractions de gauche et c'est, en définitive, à leur triomphe qu'est rattachée, désormais, la défense de l'Union Soviétique. Autrement, la fonction historique du centrisme arrivera à son aboutissement : l'Etat prolétarien participant à une constellation impérialiste pour la guerre. Le devoir des prolétaires du monde entier sera alors de mener une lutte simultanée et égale contre lui, aussi bien que contre les autres Etats. Et c'est à cette seule condition que le carnage de la guerre pourra représenter la destruction du capitalisme, pour le triomphe de la révolution mondiale.

Nous vivons une période particulièrement pénible : la Commune russe, après la glorieuse Commune de Paris, est menacée par la gangrène centriste. Mais les révolutions prolétariennes, quand le capitalisme parvient à les étouffer, renaissent toujours plus fortes, plus actives. Marx, après les événements de 1848 en Allemagne et en France, disait à ce propos :

*Les révolutions prolétariennes, par contre, comme celles du XIX<sup>me</sup> siècle, se critiquent elles-mêmes constamment, interrompent, à chaque instant, leur propre cours reviennent sur ce qui semble déjà accompli pour recommencer à nouveau, raillent impitoyablement les hésitations, les faiblesses et les misères de leur premières tentatives, paraissent n'abattre leur adversaire que pour lui permettre de puiser de nouvelles forces de la terre, et se redresser à nouveau formidable en face d'elles, reculent constamment à nouveau devant l'immensité infinie de leur propre but, jusqu'à ce que soit créé enfin la situation qui rend impossible tout recul en arrière, et que les circonstances elles-mêmes crient : hic Rhodus, hic salta. C'est ici qu'est la rose, c'est ici qu'il faut danser.*

Et le prolétariat international sautera quand même !

(18 Brumaire).